

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

Gazette des Familles

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 3. QUEBEC, 15 MARS, 1872. No. 11.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Notre publication—Dixième entretien sur la famille — Le culte de la bonne Sainte Anne en Canada—Chronique — Lettre de Mgr. l'Archevêque—Faits divers — Agriculture—Feuilleton : La Cloche du Père Trinquet.

Notre publication.

Nous prions de nouveau nos abonnés qui ont reçu le 1er numéro au lieu du 7ème de nous le renvoyer sans délai ; négliger de le faire, nous ferait encourir une dépense assez considérable. Nous avons déjà assez à souffrir du retard que l'on apporte à payer le montant des abonnements et du postage.

Pour démontrer que nous n'exagérons pas, nous avons le pénible devoir d'apprendre à nos lecteurs que rendu au milieu de l'année, nous n'avons pas encore reçu un montant suffisant pour payer les frais d'impressions encourus jusqu'à ce jour. Pourtant, nous n'avons jamais eu un nombre aussi considérable d'abonnés.

Retardataires, tenez vous le pour dit : Si la voix de la conscience et de l'honneur ne peut vous engager à vous acquitter envers nous, nous aurions bientôt recours à des moyens qui ne vous seront bien moins qu'agréables.

Dixième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Deuxième devoir.—L'Instruction—Après la première communion.

UN PÈRE A SES ENFANTS.

(Suite.)

Vous prierez donc, mes chers enfants, pour faire descendre la rosée bienfaisante de la grâce sur la terre de votre cœur, et vous prierez constamment et avec la plus grande ferveur. Mais, ce moyen de persévérance ne suffit pas, et en voici un autre auquel vous devrez recourir souvent. Ce moyen est *la réception fréquente des sacrements de pénitence et d'eucharistie.*

Les peuples anciens avaient des amphithéâtres, c'est-à-dire, de vastes enceintes où l'on faisait battre des hommes les uns contre les autres, ou contre des bêtes féroces. C'est dans ces lieux que, dans les trois premiers siècles de l'Eglise, l'on exposait les chrétiens aux lions, aux panthères et aux tigres. Près de ces lieux, étaient des étangs d'une eau claire et limpide où les combattants, couverts de sueurs, de poussière et de sang, venaient se jeter, pour se purifier, se rafraîchir, et se fortifier. Des médecins habiles et ayant à leur disposition les remèdes les plus salutaires, attendaient ceux qui étaient blessés, lavaient leurs plaies, les bandaient et donnaient aux malheureuses victimes tous les soins que réclamaient leur état.

Voici les réflexions que m'ont inspiré les récits des atrocités dont les spectateurs de ces luttes acharnées faisaient leurs délices. Le monde, me disais-je, à moi-même, est aussi un amphithéâtre. Là, les hommes ont à soutenir des combats terribles, tantôt contre le démon, tantôt contre leurs semblables, tantôt contre eux mêmes. Ces combats, personne n'en est exempt, pas vous plus que les autres. Il vous faudra combattre jusqu'à votre dernier soupir. Mais, est-il possible de soutenir cette lutte acharnée, sans se couvrir de sueurs et de poussière, sans recevoir des blessures plus ou moins profondes ?

Le Seigneur, sous les yeux de qui nous combattons, a vu les dangers que nous courons, et, dans sa miséricorde, il a préparé un magnifique édifice, où se trouve un bain d'eau salulaire, où nous pouvons aller laver nos blessures, nous purifier de toutes souillures. Cet édifice, c'est son Eglise. Là est une source d'eau vive, là, sont des médecins aussi compatissants qu'éclairés, et qui ont à leur disposition tous les remèdes nécessaires pour guérir toutes les blessures reçues dans le combat. Puis-je mieux, chers enfants, vous dépeindre le bain sacré de la pénitence ? Puis-je mieux vous faire sentir la nécessité d'aller souvent y plonger votre âme ? Un enfant, qui négligerait ce moyen de persévérance, pourrait s'attendre à faire les chûtes les plus déplorables. Bientôt de nombreuses blessures laisseraient échapper son sang par vingt endroits différents ; avec la perte du sang, les forces iraient s'affaiblissant. A cette vue, l'ennemi redoublerait de rage, lui enlèverait ses armes, la robe de l'innocence, l'anneau de la fidélité, et tous les gages du salut. Et le démon intérieur, ne se contenterait pas de ces dépouilles, il chargerait sa victime de chaînes pesantes et la jetterait dans de noirs cachots. Voici l'histoire de

tous ceux qui, après leur première communion, ont négligé de s'approcher fréquemment des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Sans doute, que beaucoup, après les plus lourdes chûtes, ont réussi à briser leurs chaînes, à dissiper les ténèbres qui les enveloppaient comme un linceuil de mort. Mais, trop souvent, la honte, le découragement, les séduisantes promesses du monde et du démon, les retiennent sous l'étendard de l'ennemi du genre humain. Hélas, combien d'enfants qui, après avoir édifié, le jour qu'ils se sont approchés pour la première fois de la table des anges, se sont faits, quelques années plus tard, les apôtres de satan, se sont efforcés, par leur conduite scandaleuse, par leurs paroles de libertinage, de corrompre leurs anciens camarades, demeurés fidèles au drapeau de Jésus-Christ ?

Cette conduite vous fait horreur, mes chers enfants, cependant, pensez qu'il s'agit encore plus de l'éviter que de la flétrir. J'ai sans doute une haute opinion de vos bonnes dispositions ; mais, que ne pas craindre quand nous avons vu Lucifer, le plus beau des anges, tomber du ciel avec la rapidité de la foudre ? Ajoutez à cette chute épouvantable, celle de tant d'autres colonnes qui paraissaient inébranlables. Oui, nous avons vu Samson, le fort d'Israël, devenir le jouet des Philistins ; nous avons vu David, ce roi, selon le cœur de Dieu, souiller sa pourpre royal d'un double crime ; nous avons vu Salomon, le plus sage des hommes, tomber dans l'esclavage des plus honteuses passions ; nous avons vu Judas, élevé à l'école du Sauveur, le jour de sa première communion, tomber dans la plus épouvantable apostasie ; nous avons vu Pierre, le chef du collège des apôtres, renier trois fois son maître, à la voix d'une servante. Nous avons vu des génies étonnants, dans la suite des siècles, tomber et épou-

vanter, par leur chute, des générations entières ; nous avons vu, hélas ! bien des enfants aussi sages, aussi éclairés, aussi bien disposés que vous, après leur première communion, changés, quelques années plus tard, en indifférents, en libertins, en ennemis de Jésus Christ ! Qui peut nous assurer, qu'un jour, on ne sera pas dans la pénible nécessité d'inscrire votre nom à la suite du leur, sur la liste des transfuges, des traîtres, des apostats ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le même sort vous attend, si vous négligez le moyen de persévérance que je vous suggère aujourd'hui.

Il y a quelques années, votre excellente mère et moi, nous avons connu un enfant qui nous paraissait être un ange, le jour de sa première communion. Ses parents et tous ceux qui le connaissaient, concevaient de lui les plus belles espérances. Il les réalisa pendant dix huit mois. Sa conduite était exempte de reproches, parce que ces confessions et communions étaient fréquentes. Mais, peu à peu, la négligence et la dissipation l'éloignèrent des sacrements. Il n'alla plus trouver son père spirituel que tous les deux mois, ensuite tous les trois mois, puis deux fois par an ; enfin, il s'en tint à la confession annuelle. Son confesseur l'avertit du danger qu'il courait, et lui fit remarquer combien c'était déraisonnable pour lui, de diminuer de ferveur, à mesure qu'il avançait en âge. Vains conseils ! Ce jeune homme ne fut ni plus exact, ni plus sage, et sa présomption aboutit là où elle aboutit toujours. Une faute très grave fut commise ; la honte le retint ; les mauvais exemples et les passions firent le reste. Nous l'avons vu, votre mère et moi, dans une circonstance qui ne s'effacera jamais de notre mémoire. Nous l'avons vu, à l'âge de vingt cinq ans, malade, couché sur une paille infecte, couvert de haillons, les rides de

la décrépitude sur son front et mourant dans des douleurs atroces causées par les excès du crime ! Que ce spectacle était déchirant ! Puisse son exemple servir de leçon à tous ceux qui seraient tentés d'imiter sa négligence.

J'ai lu sur bien des réglemens de vie de jeunes communiants, cette sage résolution : *je me confesserai tous les mois, je communierai suivant l'avis de mon confesseur*, et je puis certifier que tous ceux qui ont été fidèles à cet article, ont persévéré dans le bien.

Pauvres enfants, bien des peines vous attendent, sur la route de la vie ; des maladies, des revers, des mécomptes, des pertes, des ingrattitudes, des ennuis, viendront plus tard, et chacun à sa manière, vous faire comprendre toute la signification de ce mot, *vallée de larmes*, donné à la terre que nous habitons. Plus d'une fois, quelque brillant avenir qui vous soit réservé, vous répéterez en soupirant, ces paroles du patriarche Jacob : *Les jours de mon pèlerinage sont courts et mauvais*. Ça n'est pas encore tout ; combien de fois, n'aurez vous pas des doutes, des remords, des inquiétudes qui vous fatigueront, vous accableront, au point de vous rendre la vie à charge. Mais, où trouverez-vous un peu de consolation, de soulagement ; où trouverez-vous un conseiller sûr et désintéressé, un ami fidèle et dévoué, si ce n'est au tribunal de la pénitence, ou dans le cœur adorable de Jésus, dans la divine eucharistie ? C'est là, encore, que vous trouverez la paix de votre âme, si vous venez à la perdre, par le péché. Soyez donc fidèles à la résolutions que vous avez prise de recourir souvent au médecin de vos âmes ; car de là dépendent votre bonheur ici-bas, et l'éternité bienheureuse.

Le culte de la bonne sainte Anne en Canada.

(Suite.)

X.

Plusieurs femmes enceintes, dont les jours étaient en danger, ont été délivrées heureusement par l'intercession de sainte Anne. On cite, entr'autres, une femme, du nom de Michel Leflot, épouse de Jacques Perrot dit Ville d'Aigre, habitant de l'île d'Orléans. Cette femme, réduite à l'extrémité, mit heureusement son enfant au monde, dès qu'elle eût invoqué sainte Anne.

XI.

Françoise Roussin, âgée de 35 ans ou environ, femme de Pierre Loignon, habitant de l'île d'Orléans, ayant voué à sainte Anne l'enfant qu'elle portait, et promis que si c'était une fille, elle porterait le nom d'Anne, accoucha heureusement après de grandes douleurs. Cette femme fut en danger, jusqu'à ce qu'elle eût invoqué la Sainte. Fidèle à sa promesse, elle donna à son enfant le nom d'Anne.

XII.

George Polletier, âgé de 40 ans ou environ, habitant de Sainte-Anne, conduisant une chaloupe à Tadoussac, se vit presque perdu sur une batture, jusqu'à ce qu'il eut recours à sainte Anne ; ensuite de quoi il passa très-facilement, en un lieu où il ne paraissait point y avoir d'eau pour ainsi dire ; sainte Anne lui fit voir et à tous ceux qui étaient avec lui qu'elles les avaient passés, et qu'ils devaient tous périr suivant les apparences humaines.

XIII.

Julien Morcier, habitant de Ste. Anne, âgé de 35 ans ou environ, ayant eu recours à la même sainte après avoir fait dire quelques messes en son honneur, dans une maladie qui le faisait sécher sur pieds et dépérir entièrement, ne pouvant avoir de soulagement des remèdes humains, se confia en cette grande Sainte, et en reçut parfaite guérison.

XIV.

Plusieurs femmes très-incommodées d'un mal qui court ordinairement en Canada, et qui est comme un reste de couches, tombant évanouies, perdant la parole, l'ouïe, l'entendement, avec des convulsions continuelles, s'étant vouées à sainte Anne ont reçu guérison, après que tous les médecins de Québec n'y purent rien faire. Leur ayant conseillé de recourir à cette grande Sainte et de mettre en elle toute leur confiance, ont été ainsi guéries entre autres, Marie Guyon, femme du Sieur Bellanger, Louise Morin, femme de Charles Cloutier, et Louise Racine, femme de Simon Guyon, tous habitants de Beaupré.

XV.

Charles François, Michel Hénaut, Robert Delaberge, tous habitants de Beaupré, s'étant trouvés sur l'eau, allant à Québec d'un mauvais temps, furent pris d'un grand vent et d'une si furieuse tempête que le canot tourna. Ce qui les obligea, se voyant en danger de perdre la vie, d'invoquer sainte Anne et de lui faire un vœu. Ensuite de quoi ils reçurent un secours tout particulier. Ayant été conduits vers terre, d'où il leur vint du secours, ils attribuèrent leur délivrance à cette grande Sainte. Ce qu'ils m'ont assuré et vérifié en lui venant rendre grâces dans son église, ou je faisais pour lors les fonctions curiales en qualité de missionnaire.

XVI.

Gabriel Gosselin, habitant de l'île d'Orléans, étant demeuré comme paralytique du col et d'un bras, ne pouvant qu'avec peine lever la tête et se tourner, ayant fait un vœu à sainte Anne, a reçu guérison, et continue tous les ans à aller dans son église du Petit-Cap lui rendre ses actions de grâce.

XVII

Félix Aubert et Jacques Lugré, habitants de Beaupré, étant partis de leurs demeures, le dernier jour du mois de juin 1665, accompagnés du sieur Berton de Chastillon, Vivant Verdon et Geoffroi Guillot Lavallée, pour aller à

Québec à la venue des navires, s'étant trouvés par un mauvais temps sur l'eau, le canot tourna. Il en fut noyé trois, savoir les dits Berton, Guillot et Verdon, et les deux autres ayant eu la pensée d'invoquer et de recourir à sainte Anne, par quelques prières qu'ils eurent le temps de dire, avec un vœu qu'ils firent à cette grande Sainte, n'en pouvant plus auparavant et étant proches de leurs fin comme les autres, se trouvèrent en même temps fortifiés et sur leur canot, comme soulevés et conduits tout droit en un moment, au navire qui venait d'arriver, par la chaloupe duquel, ils furent sauvés et retirés des eaux. Ce qu'ils ont assuré et vérifié quelques jours après qu'ils lui sont venus rendre grâces dans son église de Beaupré.

XVIII

Antoine Jonan, attaqué d'un mal de genoux, durant neuf mois et étant venu à Sainte-Anne, reçut parfaite guérison.

XIV

Louis Damargue, attaqué d'un grand mal d'estomac, pendant deux mois, étant venu pareillement à Sainte-Anne, a reçu guérison.

XX

Léonard Pillehotte, étant incommodé de la vue, pendant l'espace d'un an, s'étant recommandé à sainte Anne, et y étant venu en pèlerinage, a reçu parfaite guérison.

XXI

Autre merveille rapportée en ces termes par le Frère Florent Bonne-Mère, religieux de la Compagnie de Jésus, exerçant la médecine à Québec.

“ Je soussigné, certifie avoir traité le sieur Marsollet, habitant de Québec, attaqué d'une paralysie de la moitié du corps, lui empêchant le mouvement des parties tant du bras que de la jambe droite et de la langue, ne pouvant proférer aucune parole qu'en bégaiyant, et avec une grande difficulté, et l'ayant tenu longtemps dans les remèdes dont on a coutume de se servir dans ces occa-

“ sions, sans reconnaître aucun soulagement ; ce qui a fait
“ que se voyant abandonné, il a eu recours aux secours divins,
“ et dit avoir été entièrement guéri dans la chapelle de
“ Sainte-Anne du Petit-Cap, après l’avoir invoqué, comme
“ j’ai vu et reconnu ; en foi de quoi, j’ai mis mon seing.”

(Ainsi signé), FLORENT BONNE-MERE,

Exercant la Médecine à Québec.

XXII

Récit de ce qui est arrivé à M. Gagnon, prêtre du sémi-
naire de Québec, pendant qu’il était écolier, et qu’il m’écrit
en ces termes :

“ J’ai été malade du flux de sang à l’âge de 15 ans et
demi, en 1664, et ce fut en la semaine sainte que le mal me
prit. On se servit de tout ce qu’on put s’aviser pour me
guérir ; mais inutilement, jusqu’à ce que, par votre sollici-
tation, Monsieur, j’allai faire une neuvaine d’où je revins
en meilleure santé, et ne tardai pas à être entièrement
guéri du mal que j’avais depuis trois mois.

Mais environ la mi-novembre suivante, pour ne m’être
pas conservé, et avoir pris des choses tout-à-fait contraires
à ce mal, je retombai et fut réduit à une telle extrémité, à
la fin de l’hiver, que ceux qui me voyaient disaient que je
mourrais au printemps, et ce nonobstant les soins qu’on
avait de moi. Néanmoins, au printemps, la vigueur me
revint un peu, en sorte que l’été étant venu, j’eus la force
d’aller recommencer une autre neuvaine à la susdite église
de Sainte-Anne, quoique je fusse extrêmement travaillé de
ce mal qui ne m’avait point quitté, et que, pendant toute la
neuvaine, je ne reçusse aucun soulagement et qu’au con-
traire, le dernier jour, je fusse extraordinairement malade.
Je fis une confession générale et mis toute ma confiance au
pouvoir de la glorieuse sainte Anne ; et parce qu’auparavant
j’avais cru que les remèdes naturels me pouvaient donner
du soulagement, Dieu, ce semble, me voulut faire expéri-
menter le contraire par le redoublement de mon mal. Et
à la fin de la neuvaine, j’entendis la sainte messe et y com-
muniai. Plusieurs personnes y ayant assisté et deux petits
frères que j’avais, y prièrent pour moi. Je ne sentis, depuis

cette heure là, aucune atteinte de ce mal, et fus parfaitement guéri, et recommençai mes études que j'avais été obligé de quitter. J'écris ceci dix-neuf ans après la chose arrivée. Voilà, Monsieur, les choses à peu près comme elles se sont passées et comme je les crois devant Dieu et pour l'honneur de sainte Anne.

(Ainsi signé), GAGNON, prêtre.
(A continuer.)

CHRONIQUE.

MONSEIGNEUR DEMERS.—SES MISSIONS.

Le lendemain de leur départ, nos voyageurs sautèrent sans accident, un rapide appelé *dalle des morts*, qui est très dangereux. Le 16, ils étaient à 55 lieues du point de leur départ, à un endroit connu sous le nom de la *maison des lacs*. Là, sans perdre de temps, on déchargea une des berges, et on l'expédia au secours de la brigade qui était restée en arrière. Huit jours s'écoulèrent sans nouvelles.... Ce temps parut si long que de noirs sentiments s'emparèrent de tous les cœurs.... Enfin, le 24, au sortir de la messe, l'on vit venir de loin, une berge à demi brisée.... On reconnut que c'était celle qu'on avait envoyée ; mais au lieu de ce chant joyeux qui signale l'arrivée à un poste, un silence de mort régnait dans l'équipage. Les hommes avaient un air consterné, et semblaient n'avoir plus la force de remuer les rames qu'ils tenaient à leurs mains. Cependant, ils approchaient, on accourt au rivage.... et la désolation se répand parmi les voyageurs.... Cette berge avait fait naufrage, et de 26 personnes qu'elle contenait, 12 avaient péri!.... Trop chargée, elle avait d'abord empli, à

la dalle des morts. On réussit, il est vrai, à la vider, mais les effets qu'elle contenait restèrent imbibés d'eau. On la poussa au large, mais, dès les premiers roulis, elle emplit de nouveau. Dans cet instant critique, on pouvait encore gagner terre, dans un remous qui se trouve au pied de la dalle ; on n'en était plus même qu'à une petite distance. Mais un tumulte proportionné au danger accrut le péril, en détruisant toute réflexion. Les hommes, les femmes, les enfants glacés d'effroi, s'agitaient, criaient, pleuraient, et tous paraissaient avoir perdu la tête. . . . Mais, voilà un incident qui précipita le danger : M. Wallace se lève tout à coup, ôte son habit, met le pied sur le bord de la berge, et s'élançe à l'eau avec sa femme, en criant, *Courage, mes amis*. . . . La berge perd son équilibre, verse. . . ., et tous sont précipités au milieu des flots ! . . . Voici les noms de ceux qui périrent dans cette fatale journée : M. Wallace et sa jeune épouse, M. Banks, M. Leblanc, de la Rivière Rouge, homme fort respectable, qui s'était engagé comme menuisier, au service de la Compagnie, et trois de ses enfants ; Jean Baptiste Laliberté, métis, aussi de la Rivière Rouge, Fabien Vital, de Lachine, près de Montréal, Kenneth McDonald, et deux enfants d'André Chalifour, guide de la berge.

Si tous les voyageurs reçurent un choc terrible de cet accident, nos deux missionnaires, en éprouvèrent un surcroît de douleur, et c'est en versant des larmes abondantes qu'ils donnèrent la sépulture à trois des malheureuses victimes, les corps des autres n'ayant pas été retrouvés.

Pendant les 17 jours qu'ils passèrent à la maison des lacs, MM. Bianchet et Demers firent dix-sept baptêmes et un mariage.

Le 3 novembre, les voyageurs se mirent en marche, avec les deux mêmes berges, et sur les mêmes

eaux qui retenaient encore dans leur sein neuf de leurs compagnons. Le 6 au matin, ils arrivèrent au fort *Colville*, ayant fait 72 lieues. Après avoir fait 19 baptêmes, et avoir célébré plusieurs fois la sainte messe, en présence de chefs des sauvages, qui y assistèrent avec autant de respect que s'ils avaient été de fervents chrétiens, les missionnaires partirent, le 10 novembre, et le 14, ils arrivaient à 64 lieues de là, au fort Okanaghan. Le 18, ils étaient au fort des *Nez-Percés* ou Walla Walla, et le 24, à celui de Vancouver, à 86 lieues du précédent, à 400 du sommet des Montagnes Rocheuses, et à 1756 de Montréal. Quelle distance étonnante parcourue en si peu de temps, si on considère les moyens de transport, les difficultés presque insurmontables à vaincre!

Rendus au fort Vancouver, nos missionnaires furent accueillis avec une extrême bienveillance par James Douglass, écuyer, commandant de tous les établissements de la Compagnie, à l'ouest des Montagnes Rocheuses, pendant l'absence du Docteur McLaughlin. Ce monsieur, qui leur avait préparé leur logement, s'empressa de pourvoir à leur nourriture, et de leur procurer toutes les facilités possibles pour l'exercice de leur ministère.

Ainsi se termina cette longue et périlleuse course qui avait duré près de sept mois, depuis le départ de Montréal. Il n'est pas besoin de dire que le premier soin de nos missionnaires fut de rendre au Seigneur des actions de grâces solennelles, pour leur heureuse arrivée à leur destination. Ils prirent à peine le temps de se reposer quelques jours, et se livrèrent presque aussitôt, avec une ardeur sans pareille, à l'œuvre de la conversion des chrétiens et des infidèles de ces pays. Mais laissons ces nouveaux apôtres nous raconter eux-mêmes les premiers travaux.

Par suite des arrangements pris entre Mgr. de Juliapolis et George Simpson, écuyer, gouverneur de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, la principale station des missionnaires avait été fixée à l'établissement de *Cowlitz*, sur la rivière de ce nom ; parce qu'il ne se trouve pas, comme celui de Valamette, dont la population est plus considérable, sur le terrain dont l'Angleterre et les Etats-Unis se disputent la propriété. Ce poste est à 30 lieues de Vancouver. Le 14 décembre, M. Blanchet partit, pour aller ouvrir cette mission, où il trouva quelques canadiens, autrefois employés au service de la Compagnie, et dont il fallait entendre les confessions, réhabiliter les mariages et baptiser les enfants. Après quelques jours passés à ces exercices, il prit possession, pour l'usage de la mission, d'une belle ferme de 600 arpens, composée presque entièrement de prairies et de terres faciles à défricher, avec quelques lisières de bois. On y construisit une chapelle-presbytère, de 45 pieds sur 30. . . . M. Blanchet visita en outre quelques campements sauvages, pour leur annoncer l'arrivée des *robes noires*, et leur parler, par interprète, des vérités du salut. Ces pauvres gens lui témoignèrent un grand désir d'être éclairés.

“ Le mois de Janvier fut employé à faire une mission à Valamette, à 22 lieues de Vancouver. Les bons habitants canadiens de ce poste étaient venus au devant des missionnaires, qu'ils auraient bien voulu engager à rester parmi eux. Dans cet espoir, ils avaient bâti une chapelle-presbytère, de 70 pieds sur 30.

“ La première messe à Walamette, fut dite le 6 Janvier 1839, en présence des canadiens rassemblés, de leurs femmes et de leurs enfants. Quel beau jour, pour eux ! Déjà, au premier signe du

missionnaire, l'on s'était préparé à la réhabilitation des mariages. Les commandements de Dieu et de l'Eglise furent publiés, ainsi que le décret du Saint Concile de Trente, sur le mariage, et les lettres de l'Evêque leur premier pasteur, qui avait entendu leur besoin et leur envoyait de si précieux secours, pour les faire sortir du péché, et les réconcilier avec Dieu ! . . . Il y eut émotion de part et d'autre. C'était un jour si grand pour eux et pour leurs femmes ; pour eux qui n'avaient pas vu de prêtres depuis 20, 30 et 40 ans ; pour les femmes qui voyaient enfin ceux que leurs maris leur avaient annoncés depuis longtemps. Quels doux sentiments n'éprouvaient-ils pas de se voir au pied d'un autel, d'une croix, en face d'un prêtre ! . . . Les pauvres Canadiens, dans le désir de faire instruire leurs femmes et leurs enfants, voulurent qu'ils s'éloignassent de leurs maisons, pour aller demeurer auprès de la chapelle, pendant tout le temps de la mission. Les tentes étaient pour les femmes, les filles et les enfants ; les hommes allaient à leurs maisons de temps à autre. Les plus éloignés restaient plusieurs jours à la chapelle, couchant dans une grande salle."

(A continuer.)

Lettre de Mgr. l'Archevêque.

Québec, 24 Janvier 1872.

M. le Curé,

J'apprends avec beaucoup de joie que parmi les citoyens de cette ville il se manifeste une grande dévotion envers Notre Dame de Pitié et Saint Joseph, dévotion qui va s'accroissant chaque jour.

Désirant favoriser cette double dévotion, je vous prie d'annoncer au prône que j'accorde quarante jours d'indul-

gence à toute personne qui récitera une fois l'oraison dominicale et la salutation angélique devant l'autel de Notre-Dame de Pitié ou devant celui de Saint-Joseph, dans l'Eglise Métropolitaine à Québec, afin d'obtenir de la miséricorde de Dieu la cessation des maux dont l'Eglise est menacée et affligée en ce moment.

Cette indulgence peut être gagnée autant de fois par jour que l'on récitera cette prière dans des visites distinctes à chacun de ces deux autels.

J'accorde aussi quarante jours d'indulgence à chaque fois que l'on assistera à une messe célébrée à l'un ou à l'autre de ces autels.

Agréez, M. le curé, l'expression de mon sincère attachement.

E. A. Arch. de Québec.

Rév. M. AUCLAIR, P^{RE.}.,
curé N. D. de Québec.

FAITS DIVERS.

ST. ROCH DE QUÉBEC.—Nous disons à tous nos compatriotes catholiques : si vous voulez voir un beau et édifiant spectacle, rendez-vous à St. Roch de Québec et assistez aux messes qui se disent tous les jours de la semaine, depuis six heures jusqu'à huit heures du matin. Là, vous verrez une foule recueillie et pieuse, remplissant continuellement la vaste église de cette paroisse. Nous disons foule, car, à chacune des messes, on ne compte pas moins de quatre à cinq mille personnes, de toutes les classes de la société. Là, le riche négociant, l'homme de loi, le médecin, l'industriel, l'ouvrier, se pressent, pêle-mêle, aux pieds des saints autels.

Nous avons eu, il y a quelques jours, la fortune d'être témoin de ce spectacle aussi étonnant qu'édifiant, et nous nous sommes dit en sortant de l'enceinte sacrée : Quand une population est animée d'une foi aussi vive, elle est capable des œuvres les plus admirables, et son dévouement

religieux doit être connu au loin, pour l'édification de tous ceux qui l'apprendront. Que le pasteur et tous les prêtres qui travaillent au salut d'un semblable peuple doivent éprouver de joie et de consolation, de voir leurs efforts couronnés d'un si beau succès!

Reconnaissance à ce pasteur si dévoué et à ses aides !
Honneur à cette population si intelligente et chrétienne !

LE SAGUENAY.—M. P. A. Tremblay, membre pour Chicoutimi, vient d'adresser au *Courrier du Canada*, une correspondance, dans laquelle il suggère un excellent moyen de tirer les colons du Saguenay du terrible embarras où les ont jetés, les gelées de l'automne dernier. Espérons que sa voix éloquente sera encore entendue.

CHEMIN DU LAC ST. JEAN.—Charles Juneau, jr., est arrivé du Lac St. Jean et a passé par le nouveau chemin. Il est venu en raquettes, et il a mis cinq jours à faire ce trajet. Il avait avec lui une traîne chargée de 300 couples de perdrix blanches. Il dit que le chemin est en bon ordre.

LA CONSOMPTION AUX ÉTATS-UNIS.—Cette maladie fait de grands ravages aux États-Unis, principalement dans les villes manufacturières. Il faut remarquer que la généralité des cas sont de consommation acquise et non héréditaire. C'est en s'exténuant dans les fabriques de coton, en respirant les miasmes des acides et des huiles corrompues que les pauvres jeunes filles acquièrent les symptômes de cette funeste maladie. Le rapport du régistrateur civil de Manchester, N. H., nous donne une preuve frappante de la triste vérité de l'observation. Manchester est une ville de manufacture. Plus de 6,000 personnes y travaillent à l'année. Aussi il faut compter les cas de consommation. Sur 564 personnes décédées à Manchester, en 1871—133 sont mortes de consommation, et 41 d'inflammation de poumons.

Ces statistiques sont propres à faire réfléchir nos cultivateurs de la Province de Québec, qui, bien souvent, abandonnent de bonnes propriétés pour venir enfermer leurs enfants dans les manufactures américaines.

— On lit dans une lettre de Rome :

Pie IX porte sur sa personne les signes d'une véritable prédestination, comme si la miséricorde divine, par égard pour la faiblesse de notre foi, prenait ainsi le soin de nous le désigner. Tandis que beaucoup de ses conseillers s'éteignent autour de lui, il reste plein de force et de verdeur. Ses quatre-vingts ans ne sont point un fardeau pour lui, et l'un de ses médecins disait hier encore : " Depuis plusieurs années je suis attentivement le phénomène de la longévité du Pape. A mesure qu'il avance en âge, sa santé devient plus robuste. Son pouls est plein, sa voix sonore, ses gestes libres, son regard vif : il n'a pas une seule des infirmités qui atteignent la vieillesse."

Jamais pape n'a autant parlé en public, ni autant agi. Il ne prend pas un jour de repos, et allie à une douceur angélique une force de volonté et de résistance que rien ne peut faire fléchir

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

LES SECRETS DU PETIT BAPTISTE. L'ENGRAIS HUMAIN.

M. le Curé.— Mes amis, nous allons laisser petit Baptiste se reposer, et je vais essayer de détruire toute la répugnance que vous pourriez avoir à utiliser l'engrais humain, en vous racontant des histoires que j'ai déjà eu occasion de rapporter ailleurs. De plus, le fait suivant est bien fait pour démontrer toute la puissance de cet engrais.

" La mère aux bonnes pommes."

Me trouvant un jour, dans une des paroisses du

comté de Montmagny, je fus fort intrigué d'entendre répéter souvent ces paroles : " La mère aux bonnes pommes, la mère aux bonnes pommes ! " Cette singulière dénomination excita ma curiosité au plus haut point, et persuadé qu'il n'y avait aucune indiscretion à demander l'explication d'une phrase, qui se trouvait dans toutes les branches, je priai un de mes amis de me donner le sens de ces paroles : Voici sa réponse :

" Ces mots qui sont pour vous un énigme, renferme une grande leçon, mais dont personne ne veut profiter. La mère aux bonnes pommes, qui demeure dans la paroisse de...., a mérité son titre, sans le savoir et sans le vouloir. Elle avait, à quelque distance de sa maison, un pommier dont les fruits étaient détestables. Ils étaient petits, durs, sans saveur. Cependant, la mère y tenait, et s'efforçait de les mettre à couvert des déprédations des maraudeurs de l'endroit. Un jour, elle imagina un moyen jusqu'alors inconnu. Elle ordonna à tous les membres de sa famille d'aller *déposer* sur les ruines du pommier. L'ordre fut ponctuellement exécuté, et au bout de quelques semaines, l'arbre se trouva environné de nombreuses et vigilantes sentinelles, qui, par leur odeur et autres inconvénients, en éloignaient les plus grands amateurs de pommes. La mère se félicita de cette découverte, et promit de continuer ce stratagème, sans se douter qu'un autre résultat non moins avantageux serait la récompense de sa vigilance.

" Le moment de cueillir les fruits arrivé, la mère s'aperçut que ses pommes étaient plus nombreuses, plus grosses, que les années précédentes ; mais, elle n'ent pas même l'idée d'attribuer ce progrès au fumier humain. L'année suivante, l'arbre se couvrit d'une luxuriante végétation, et ses fruits avaient

une saveur qui les fit rechercher avec empressement. Ce résultat ne fit que s'accroître de plus en plus, et la fruitière et ses voisins reconnurent, à n'en plus douter, que ce prodige était le résultat de l'engrais, déposé sur les racines de l'arbre.

“ De cet instant, la bonne vieille ne fut jamais désigné autrement que sous le nom de “ mère aux bonnes pommes,” et on venait des paroisses voisines, pour acheter ses fruits. Ce succès, dans la culture des pommes, fut une fortune pour elle. Tous les ans, elle mettait de côté, le revenu de son arbre, et ses filles y trouvèrent un bon profit quand il leur fallut entrer en ménage.”

Que nos cultivateurs y gagneraient, s'il se trouvait parmi eux, bon nombre de mères aux bonnes pommes. Il suffit de se mettre à l'œuvre, et le succès est assuré, surtout, si on a soin de se procurer le *Verger Canadien* de M. l'abbé Provencher, pour nous guider dans nos opérations.

Que pensez-vous de mon histoire ?

Les habitants.—M. le curé, elle est charmante, et nous réconcilie avec ce que vous appelez l'engrais humain.

M. le Curé.—J'en suis bien aise. Ecoutez encore celle que voici :

UN HOMME DE PROGRÈS.

Un citoyen respectable du comté de Kamouraska, grand partisan de l'agriculture améliorée, se décida, il y a quelques années, à utiliser, comme engrais, le contenu de ses latrines. Mais quand il voulut mettre son louable projet à exécution, il reconnut qu'il avait compté sans son serviteur. Quand il donna ses ordres, ce fut un coup défendu, pour cet engagé ; il devint pâle, tremblant, comme s'il eut été menacé d'une mort prochaine. De plus, il crut prudent de prendre conseil de ses parents et de ses amis. Il

ne reçoit de toute part que des défenses formelles d'entreprendre cette besogne. Chacun lui défend l'entrée de sa maison, s'il s'abaisse à ce point. Plus moyen donc, pour ce jeune homme, d'exécuter la volonté de son maître. Le paquet était déjà fait, il va lever le pied. Mais, lui aussi avait compté sans les ressources de son maître, qui le voyait sur son départ, lui dit : " L...., veux-tu changer de rôle, aujourd'hui ? Tu seras le maître, et moi le serviteur. Commençons sur le champ, et joue bien ton rôle." L.... est encore indécis, que déjà le nouveau serviteur est à l'œuvre ; le cheval est attelé, la voiture est auprès des latrines, et le travail commence. Mais qui pourrait peindre le malaise du nouveau maître ! Il tourne, tantôt sur un côté, tantôt sur un autre, pour cacher sa honte et son dépit ; il n'a pas même le courage de lever les yeux. Après quelques minutes passées dans cette contrainte insupportable, il ne peut plus tenir au jeu. " Monsieur, dit-il, d'une voix toute tremblante, voulez vous me passer la pelle ? Je suis plus accoutumé au travail que vous ; je crois que j'irai plus vite à la besogne. Après tout, ça ne me fera pas mourir " — " Non, dit le véritable maître, mais, si tu es déjà fatigué de ton rôle, prends un autre outil, et à deux, nous irons plus vite." Ce qui fut dit, fut fait, et jamais L.... n'a montré plus d'ardeur au travail. Aujourd'hui, il n'a qu'à se féliciter d'avoir suivi l'exemple de son maître ; car il a pu se convaincre des résultats magnifiques produits par l'engrais humain. Et, ce qui plus est, il n'est pas moins respecté de ses amis, et personne n'a eu le courage de lui fermer la porte au nez. Voilà donc une belle victoire remportée sur les préjugés ! Puisse-t-elle être suivie d'un grand nombre d'autres.

Les habitants.—M. le Curé, la répugnance de ce jeune homme ne nous a nullement surpris, car nous

en aurions fait autant ; mais, sur ce sujet encore, nous abattons pavillon, et nous allons nous faire chacun une petite cabane que nous appellerons “notre coffre-fort.”

M. le Curé.—En retour de vos bonnes dispositions, je crois vous apprendre une bonne nouvelle. Un français va venir prochainement établir, à Kamouraska, une manufacture de sucre de betteraves. Vous verrez que cet établissement fera faire un pas immense à notre agriculteur dans cette localité et ses environs. Je vous tiendrai au courant de ses travaux, aussitôt qu'ils seront commencés.

(*A continuer.*)

FEUILLETON DE LA GAZETTE DES FAMILLES CANADIENNES.

LA CLOCHE DU PERE TRINQUET

(*Suite.*)

Il aperçoit la voiture sur le chemin et comme prêt à partir. Il ne fait ni une ni deux ; il ouvre la portière, grimpe dans l'intérieur et s'allonge sur les coussins.

Malheureusement toute la voiture était louée par une dame napolitaine qui revenait de sa villa avec plusieurs enfants et une bonne. La signora ne tarda pas à venir, et en voyant ce visage inconnu ruisant de bave vineuse, elle s'enfuit effrayée, appelle le voiturier et le gronde vertement d'avoir admis un voyageur de plus, malgré les conventions, protestant qu'elle ne le souffrira pas.

Le voiturier, surpris, proteste à son tour : Excellence, dit-il, calmez-vous ! Je n'ai donné de place à âme qui vive : je suis un homme de parole : la voiture est à vous. Donnez-vous la peine de monter, nous partons.

—Et celui qui est là dedans, qu'en faites-vous ?

—Qui donc ?—Et en parlant de la sorte il met sa tête à la portière. Que voit-il ? le père Trinquet étendu tout de long et ronflant comme un trombone.

— Hé ! l'ami, s'écria-t-il avec sa grosse voix, ma voiture n'est pas une auberge ; cédez la place à ces dames.

Le père, réveillé en sursaut, se frotte les yeux et grommèle entre ses dents : Nous partons, c'est bien, pour Torro del Greco, n'est-ce pas ?

— Que parlez-vous de départ ? qu'est-ce qui vous passe par le cerveau ? Vous fourrez dans une voiture sans dire ni quoi ni qu'est-ce ! Excusez, il n'y a pas de place pour vous.

— Oui-dà ? je suis arrivé le premier.

— Ces dames sont arrivées avant vous, elles ont pris et payé toutes les places.

— C'est bien ! c'est bien, dit le père Trinquet, ne cherchez pas de prétexte. Vous autres, postillons, vous ne savez que vexer les voyageurs et chercher noise aux braves gens. Les premiers sont les premiers, et qui est en place y reste.

— Qui est en place y reste, si on veut bien l'y laisser.

— Ah ! par exemple ! Je voudrais bien voir qui m'ôtera d'ici. Je suis le père Trinquet, savez-vous bien ; et qui me cherche me trouve.

— Mais diable d'homme, si vous n'avez pas arrêté votre place à temps !

Le père Trinquet se tourne vers l'autre portière et fait semblant de ne rien écouter. Pendant ce temps les gamins arrivent comme une volée d'oiseau, les passants s'arrêtent ; le palefrenier et le garçon de l'hôtel délibèrent sur le parti à prendre, et ils décident qu'on saisira par les jambes et qu'on tirera ainsi dehors l'envahisseur.

La chose n'était pas facile. Comment faire glisser une masse pareille, allongée en travers sur les banquettes et d'autant plus lourde que le vin lui ôtait tout mouvement ?

Cependant l'heure avançait, la belle dame trépignait. Mais voilà qu'un éclair traverse l'esprit du cocher ; il a trouvé une manœuvre de la plus haute stratégie : — Laissez-moi faire, s'écria-t-il, vous serez content de moi. — Et parlant de la sorte, il relève le marchepied de la voiture, ferme la portière et fait signe à la troupe de garder le silence. Cela fait, il détache les chevaux et va, sans bruit,

les atteler à un autre véhicule qui stationnait dans la cour. Il fait monter les voyageurs, saute sur son siège et... fouette cocher !

Le père Trinquet ne se douta absolument de rien, mais, s'étant réveillé après deux heures d'un sommeil de plomb, il met la tête à la portière et crie à pleins poumons :

— Ohé ! gens de l'auberge, partons-nous ?

— Un instant, répond un loustic, on donne l'avoine aux chevaux.

Le père Trinquet, impatienté, réplique :

— Se met-on en route, oui ou non ?

— Certainement on se mettra en route.....demain.

— Demain ? Demain ? Où est le voiturier ?

— Il est allé à Torre del Greco accompagner ces dames.

Notre malencontreux dormeur n'y tint plus. Le voilà se démenant, gesticulant et sur le point de se mettre en fureur, d'autant plus qu'il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était la risée de ces oisifs. Mais il était naturellement si bonasse que malgré les vapeurs de Bacchus il ne sut pas éclater. D'ailleurs le palafrenier et ses camarades l'entourèrent aussitôt et atténuèrent la plaisanterie en lui proposant un bon lit pour attendre commodément le lendemain. Après une nuit de calme, le cerveau se dégagerait, les idées reviendraient ; et il ne lui serait pas difficile de trouver un cheval pour rejoindre le chemin de fer de Castellamare.

(A continuer.)

ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard, a en mains un riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de livres d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excessivement réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.